FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

ANNÉE 1948

THESE

N° 421

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLÔME D'ÉTAT)

PAR

Pierre BLANCHO

Né le 1er Janvier 1920, à Senonches (Eure-et-Loir).

Présentée et soutenue publiquement le ..... 15 JUIN 1948 19..

ESQUISSE SUR L'ENFANCE

APRÈS LA GUERRE DE 1940-1945

ÉTUDE MÉDICO-SOCIALE

Président : M. BENARD, Professeur.

PARIS
IMPRIMERIE R. FOULON
29, Rue Deparcieux, 29
1948

15 JUIN 1948

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

ANNÉE 1948 **THESE** N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLÔME D'ÉTAT)

PAR

Pierre BLANCHO

Né le 1er Janvier 1920, à Senonches (Eure-et-Loir).

Présentée et soutenue publiquement le ..... 19..

ESQUISSE SUR L'ENFANCE

APRÈS LA GUERRE DE 1940-1945

ÉTUDE MÉDICO-SOCIALE

Président : M. BENARD, Professeur.

PARIS
IMPRIMERIE R. FOULON
29, RUE DEPARCIEUX, 29
1948

R. UNIV.
BIBLIOTHEEK
LEIDEN

DOYENS HONORAIRES :

MM. Balthazard, Baudouin, Roussy

PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. Aubertin, Balthazard, Basset, Baudouin, Bezançon, Brindeau, Carnot, Chevassu, Chiray, Clerc, A. Couvelaire, Delbet, Hartmann, Heitz-Boyer, Jeannin, Laignel-Lavastine, Laubry, Lemierre, Lenormant, Marion, Mulon, Ombrédanne, Roussy, Rouvière, Sannié, Sébileau, Sézary, Tanon.

DOYEN ..... LÉON BINET.
Membre de l'Institut

ASSESSEUR. ..... JEAN VERNE.

I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	ff OLIVIER.
Anatomie pathologique	LEROUX.
Assistance Médico-sociale	N...
Bactériologie	GASTINEL.
Biologie médicale	VERNE.
Chimie médicale	POLONOVSKI.
Clinique de cardiologie	DONZELOT.
Cliniques chirurgicales	BROCQ. CADENAT. MONDOR. QUENU.
Clinique chirurgicale infantile et d'orthopédie	LEVEUF.
Clinique chirurgicale orthopédique	MATHIEU.
Clinique gynécologique	MOCQUOT.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies des enfants	DEBRE (R.).
Clinique des maladies infectieuses	ff MOLLARET.
Clinique des maladies mentales et de l'encéphale	DELAY.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Cliniques médicales	BENARD (H.). CHABROL. HARVIER. LIAN.
Clinique médicale propédeutique	P. VALLERY-RADOT.
Clinique de Neuro-chirurgie	VINCENT (Cl.).
Cliniques obstétricales	LANTUEJOUL. LEVY-SOLAL. VELTER.
Clinique ophtalmologique	PORTES.
Clinique oto-rhino-laryngologique	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale	SENEQUE.
Clinique thérapeutique médicale	LOEPER.
Clinique de la Tuberculose	BERNARD (Et.).
Clinique urologique	FEY.
Embryologie	GIROUD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	ALAJOUANINE.
Histologie	CHAMPY.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	BESANÇON (Justin).
Hygiène et clinique de la première enfance	CATHALA.
Hygiène et médecine préventive	JOANNON.
Médecine du Travail	DUVOIR.
Médecine légale	PIEDELIEVRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT (E.).
Pathologie chirurgicale	PETIT-DUTAILLIS.

	MM.
Pathologie exotique	LAVIER.
Pathologie expérimentale et comparée	LEMAIRE.
Pathologie médicale	MOREAU.
Pathologie et thérapeutique générales	ff DE GENES.
Pharmacologie et matière médicale	HAZARD.
Physiologie	BINET (Léon).
Problèmes alimentaires (*chaire à titre personnel*)	RICHET (Charles)
Puériculture	LELONG.
Radiologie médicale	DESGREZ (H.).
Stomatologie	DECHAUME.
Physique médicale	STROHL.
Technique chirurgicale	MOULONGUET.
Thérapeutique	LAROCHE (G.).

PROFESSEURS SANS CHAIRE :

MM. DOGNON (*Physique médicale*), GAILLARD (*Parasitologie*), HALPHEN (*O. R. L.*), JAYLE M. (*Chimie médicale*), Mlle J. LEVY (*Pharmacologie*), OLIVIER (*Anatomie*).

II. — AGREGES EN EXERCICE

	MM.
Anatomie	CORDIER. DELMAS. N.. ff DEBEYRE.
Anatomie pathologique	DELARUE. Mlle GAUTHIER-VILLARS.
Bactériologie	BONNET. FASQUELLE.
Biochimie médicale	ETTORI. SCHAPIRA.
Dermato syphiligraphie	DEGOS.
Histologie	COUJARD. DESCLAUX.
Hydrologie	DEBRAY.
Hygiène	BOYER. DEPARIS.
Médecine légale	DESOILLE.
Neurologie	DE SEZE.
Obstétrique	DIGONNET. MAYER. SUREAU. VARANGOT.
Ophtalmologie	OFFRET.
Oto-rhino-laryngologie	AUBIN.
Parasitologie	BRUMPT, L. C.
Pathologie chirurgicale	FEVRE. HUGIER. LEGER. MERLE d'AUBIGNÉ

	MM.
Pathologie chirurgicale	PADOVANI. PATEL. ROUX. RUDLER. SICARD.
Pathologie expérimentale	MERKLEN.
Pathologie médicale	BROUET. CACHERA. DECOURT. DREYFUS (G.). FAUVERT. GARCIN. HAMBURGER. KOURILSKY. LAMY. LENEGRE. MARCHAL. MAURIC. SOULIE.
Pédiatrie	LAPLANE. MARIE (J.).
Pharmacologie	CHEYMOL.
Physiologie	BARGETON. PARROT.
Physique médicale	DJOURNO.
Psychiâtrie	BARUK.
Thérapeutique Agr. ch. d'ens.	BROUET.
Urologie	COUVELAIRE, R.

III. — PROFESSEURS HONORAIRES ET AGREGES RAPPELES A L'EXERCICE

POUR LE SERVICE DES EXAMENS

MM. BASSET (*Pathologie chirurgicale*), BRINDEAU (*Obstétrique*), HUGUENIN (*Anatomie pathologique*), LE LORIER (*Obstétrique*), VAUDESCAL (*Obstétrique*).

IV. — PROFESSEURS SANS CHAIRE ET AGREGES CHARGES DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

à titre permanent.

	MM.
Clinique chirurgicale . .	AMELINE. BASSET. DE GAUDART D'ALLAINES. FUNCK-BRENTANO. GATELLIER. MENEGAUX.
Clinique médicale	BARIETY. BOULIN. CHEVALLIER. COSTE.

	M.
Clinique médicale	DE GENNES. HAGUENAU. MOLLARET. MOUQUIN. TURPIN.
Clinique obstétricale . . .	ECALLE. LACOMME.
Clinique ophtalmologique	RENARD.
Clin. otho-rhino-laryngologique	HALPHEN.

V. — CHARGES DE COURS

	M.
Radiologie	LEDOUX-LEBARD.

	MM.
Secrétaire de la Faculté	J. MOREL.
Secrétaire-adjoint	M. BRISSIAUD.

Bibliothécaire en Chef . . Dr A. HAHN.

Bibliothécaires . . . . . Mlles DUMAITRE, GOICHON, LAURENT.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinons émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PERE, A MA MERE

Faible témoignage d'affection et de profonde reconnaissance pour les sacrifices qu'ils se sont imposés pour moi.

A MA FIANCEE

A TOUS LES MIENS

A MES AMIS

A MONSIEUR LE PROFESSEUR BENARD

Professeur de la Chaire de Clinique Médicale

Médecin de l'Hôtel-Dieu

Officier de la Légion d'Honneur

Qui nous a fait le grand honneur d'accepter la présidence de cette thèse.

Hommage respectueux.

A MES MAITRES DANS LES HOPITAUX

Stages :

Monsieur le Professeur MARQUIS.

Monsieur le Professeur LE GAL LA SALLE.

Monsieur le Professeur PELLE.

Monsieur le Professeur SAMBRON.

Internat :

Monsieur le Docteur PAPIN.

Monsieur le Docteur MORDRET.

Monsieur le Docteur BARBE.

Monsieur le Docteur MAIGNAN.

INTRODUCTION

Au seuil, ou presque, de la nouvelle vie, avec ses devoirs impérieux, ses responsabilités graves, quelquefois, des décisions, dont dépendra la vie humaine, il nous a paru nécessaire de nous documenter sur les effets de la dernière guerre face à l'enfance de notre pays, tant au point de vue médical, qu'au point de vue social.

Nous espérons ainsi être plus armés pour la vie de lutte, combattre mieux les affections de l'enfance, en sachant leur origine complexe.

Nous pensons aussi que le climat psychologique et économico-social détermine, tenant compte des hérédités, plus ou moins connues, le profil morphologique et psychologique de la société, de la famille et de l'enfant lui-même.

Nous pensons également, que notre enfance a souffert de la guerre, ce dont, les reliquats restent actuellement et se manifestent tant au point de vue physique que moral.

Au point de vue médical, les enfants, par l'alimentation déficiente des années de la guerre, ont souffert des carences, des avitaminoses et de multiples maladies qui y étaient liées.

Au point de vue social, l'enfance de cette époque tourmentée a subi des perturbations graves, comme le prouvent les Statistiques des Tribunaux : sur le nombre

de 13.330 enfants délinquants en 1938, nous relevons que pour les années 1945-1946 le nombre des jeunes délinquants atteint le chiffre effarant de plus de 30.000 par an !

Les pouvoirs publics, les hommes de bonne volonté et les médecins (pédiatres, hygiénistes, psychiatres) se préoccupent vivement de la question, l'étudient et tâchent d'y remédier !

Enfin, pour étudier ce problème de l'enfance au point de vue médical et social, nous avons pensé à un des grands Maîtres de la Syphiligraphie française, Alfred FOURNIER, qui disait : « *Quod vidiscripsi...* » et nous essayons de décrire ce que nous avons vu !

La guerre, de tout temps, amène la misère et la souffrance dans les pays qui en sont atteints. Elle amène aussi un cortège de maladies inexistantes avant elle, la recrudescence de celles qui existaient déjà, elle abaisse non seulement le coefficient normal de la santé, mais aussi, elle s'étend dans le domaine psychique, en affectant l'équilibre humain, en lui ouvrant le chemin des délits et des crimes. Les faits connus ont amplement prouvé ce déséquilibre physique et moral. Le temps que nous vivons est la conséquence médiate de la guerre !

L'enfance, à ce double point de vue, était la première victime de cet état de choses. Les enfants, en venant au monde, dans les années 1940-1945, apportent avec eux une lourde hérédité. Nés, des mères affaiblies, asthéniées, en mauvaises conditions d'alimentation, voire dans les états de carence ou d'avitaminoses nettes, ces enfants subissent déjà, en naissant, le poids de cette déficience maternelle; beaucoup sont des prématurés, d'autres présentent des signes d'amoindrissement physique : la mesure et le poids des nouveau-nés le prouvent singulièrement. Nous avons aussi une quantité notable des mort-nés, ce qui confirme l'idée des mauvaises conditions dans lesquelles vivaient les futures mères !

Souvent, ces enfants étaient nourris au biberon, les mères n'ayant pas assez de lait pour les nourrir elles-mêmes; il est vrai, que dans certains cas, on ajoutait au biberon la vitamine PP, pour soutenir l'état de santé du nourrisson, comme il est également vrai, que la vitamine PP donnait de forts bons résultats, où elle était administrée, mais avons-nous eu beaucoup de ces

centres de distribution de la vitamine PP ? Non, ils étaient peu nombreux, ceux des enfants qui bénéficièrent de ce traitement de « complément »; peut-être, dans quelques grandes villes, comme Paris, Lille, etc... Normalement, les enfants ne pouvaient compter que sur le lait du biberon, leur maigre ration ! Il fallait donc, pour l'organisme de nourrisson qu'il s'adapte de son mieux et essaie de vivre, comme il peut !

La mortalité des enfants en bas-âge augmente d'une façon inquiétante : les maladie de première enfance (diarrhées, méningites, broncho-pneumonies) ravagent les cadres des tout-petits, qui sont sans résistance, sans apport nécessaire extérieur dans leur régime alimentaire ! Les plus faibles, les moins adaptables périssent.

C'est la première moisson de la guerre; elle est tragique et lamentable dans ses résultats, malgré les efforts du Corps Médical français, qui, démuni de tout matériel thérapeutique, dans des conditions hygiéniques moins que suffisantes, lutte pour sauver ces petites existences, qui ne demandent qu'à vivre !

Comme le prouve, très justement, l'enquête de Julien HUBERT, faite en 1942, la mauvaise qualité de lait de vache, autorisée à 30 % de beurre seulement, est responsable d'une réapparition d'accidents mortels de choléra infantile.

La situation n'est pas meilleure pour la deuxième enfance et l'adolescence : dans les écoles primaires des grandes villes, en six mois, 35 % des filles et 41 % des garçons ont maigri ou sont restés stationnaires et ceux qui ont grossi dénotent avec augmentation de poids un accroissement physiologique très inférieur comparativement au poids.

L'Académie de Médecine, par les voix de F. RATHERY et E. LESNÉ, proteste aussi contre l'accroissement injustifié des exercices physiques, en particulier des écoles,

l'extension des sports, chez les enfants sous-alimentés. Les troubles de la croissance deviennent particulièrement graves à l'époque pubertaire !

Les grands accidents de carence atteignent non seulement les adultes mais aussi les enfants et la jeunesse française; le régime basé sur les choux, rutabaga et carottes, avec sa carence globale en calories, manque de viande et de graisses, tout ceci a certainement joué un rôle éminent dans la production des avitaminoses !

Rien n'a été plus pénible que ce caractère impitoyable des restrictions alimentaires, qui conduisaient aux maladies, souvent, à la mort, des enfants et des jeunes !

L'abus des végétaux a créé le défaut de leur assimilation et le manque fréquent des vitamines les plus utiles à l'organisme, comme vitamines A, B, I, C et des hormones ont rendu les enfants et les jeunes plus aptes à contracter les maladies infectieuses : les polynévrites alcoolo-tuberculeuses sévissent, se propagent. Les ostéopathies de famine font leur apparition. Par manque de vitamine D les accidents de décalcifications se multiplient : le rachitisme, le rachitisme tardif, les ostéomalacies, les ostéoses de carence font la base de la pathologie infantile des années de la guerre.

Manque de phosphates, de calcium, mauvais équilibre en hydrates de carbone, de graisses troublent profondément les jeunes organismes en croissance !

Le Corps Médical français n'est pas resté inactif face à cette situation faite par la guerre; les mesures élémentaires de prophylaxie furent prises. Ainsi, en présence des restrictions alimentaires portant en particulier sur les protides d'origine animale, comme le lait, la viande, les poissons, les hygiénistes ont songé à distribuer aux enfants des biscuits renfermant 20 % de caséine. E. Lesné et Mme Randoin ont contribué à perfectionner leur formule. Chaque biscuit a d'abord

renfermé 55 % de farine de froment, 20 %, puis 10 % de caséine de lait, 6 % de margarine, 21 % de sucre. Par suite, on y a ajouté du phosphate de chaux à raison de 25 centigrammes par biscuit de 10 grammes. On y a ajouté également de la vitamine D, en en limitant l'ingestion à 50 unités pour 10 grammes de biscuit. Les enfants des écoles ont reçu deux biscuits par jour pour ceux de six à dix ans, quatre pour ceux de dix à quatorze ans, six pour ceux de quatorze à seize ans et huit pour ceux de seize à dix-huit ans. En toute objectivité, il faut dire que la médecine française a fait pendant la guerre de son mieux pour atténuer les conséquences graves de la dénutrition que subissait le pays tout entier : elle a multiplié les avertissements à la population pour les mesures d'urgence à prendre contre la dénutrition, elle a indiqué les aliments de remplacement, en rappelant au public les sources naturelles de vitamines, tout en dénonçant l'insuffisance de la ration alimentaire, celle de la carte d'alimentation; elle a également insisté sur l'amélioration du régime pour les femmes enceintes, d'où vient l'apparition de « la carte de grossesse ». Enfin, elle a lutté, sans trêve, pour l'amélioration aussi, du régime et des conditions de vie de l'enfance !

Et quel est le bilan d'après-guerre de 1940-1945 ? Des premières données, citées par nous, montrent que la pente sera dure à monter : les privations alimentaires ont laissé des traces profondes sur les enfants et la jeunesse de notre pays; les mauvaises habitudes créées par les nécessités du temps continuent à vivre ! Physiquement et moralement diminués, les enfants sont peu résistants au point de vue sanitaire et psychique : le mal, sous toutes ses formes continue à les ravager et, c'est à nous, futurs médecins, d'améliorer cette situation, tant au point de vue santé, qu'au point de vue état d'esprit des enfants, que nous serons appeler à soigner !

Pour ce faire, il faut regarder au fond des choses : se munir non seulement des connaissances sur la pathologie infantile, mais essayer de pénétrer dans le milieu même où vivent ces enfants, comprendre les causes intimes de leurs réactions, de leurs délits, de tout le complexe dans lequel ils se débattent, si souvent incompris par les gens, qui les approchent quotidiennement; il faut, surtout les aimer, et, en les aimant, gagner leur confiance, ce qui nous facilitera singulièrement notre tâche !

Voyons un peu le climat dans lequel vivent les enfants de notre temps : beaucoup sont des orphelins de guerre et leur éducation est confiée tantôt à des membres de famille survivants, ou à des institutions spécialisées; nous ne dirons pas grand'chose sur cette catégorie d'enfants, car nous pensons, que d'une façon générale, ils manquent de cette chaude ambiance que crée la famille et ceci les façonne, psychiquement, du moins, d'une manière toute spéciale : ils restent enfermés, solitaires et peu sociables pour l'entourage !

En généralisant ainsi cette classe d'enfants, nous ne prétendons pas qu'au futur ils seront des égoïstes, ou des mauvais sujets, ou des sournois, comblés de mauvais instincts; non, nous pensons simplement, qu'ils seront des sujets un peu renfermés sur eux-mêmes, un peu distants, souvent munis d'une solide volonté et d'un clair regard vers l'avenir, mais, élevés dans une ambiance, qui n'est pas la leur, un peu factice pour eux, surtout s'ils gardent quelques souvenirs du passé familial, ces enfants, par la force des choses, auront pris l'habitude de s'extérioriser peu. Compte tenant de leur hérédité, quelquefois inconnue, nous présumons que l'éducation de ce genre d'enfants sera une tâche ardue à qui voudra s'y consacrer. Si les enfants de cette catégorie auront, en plus, quelque déficience physique (nous pensons à une déformation, voire tare), ils seront

d'autant plus difficiles à élever, car le complexe d'infériorité jouera ici son rôle important !

Nous disons ceci, en pensant à la vague d'adoption, qui est en ce moment en France et, nous nous demandons avec inquiétude, si tous ces petits abandonnés tombent dans de bonnes mains ?

Passons maintenant au milieu familial des enfants : c'est lui qui exerce l'influence primordiale sur le jeune enfant, c'est de lui que dépend son comportement dans la vie qui l'attend, c'est de ses souvenirs d'enfance qu'il prend plus tard des exemples à suivre et voyons de près que présente-t-il à l'heure actuelle ?

Prenons, comme exemple, une simple famille d'ouvriers, où les deux parents sont obligés de travailler dehors, car depuis la guerre, ne l'oublions pas, plusieurs millions de femmes en France sont obligés de travailler et, que voyons-nous dans cette famille ? La vie à l'heure, on pourrait dire, à la minute, où tout est réduit à sa plus simple expression : père, apparaissant aux rares moments de loisirs, préoccupé de la marche de son travail, vaguement angoissé devant la perte éventuelle de son emploi, ne faisant aucune attention aux enfants, ni à leurs questions, fatigué le plus souvent, donc, à plus forte raison, ne s'intéressant ni à leurs jeux, ni à leurs études, cherchant quelquefois l'oubli de ses soucis dans le café avoisinant; il reste la mère, toujours pressée, après le travail professionnel, submergée de mille affaires domestiques, n'ayant le temps, ni la force, pour s'occuper des enfants, à moins qu'ils soient malades et exigent sa présence, voire des soins à donner. Souvent très fatiguée, elle distribue, au hasard, des taloches ou des baisers, loin d'entrer dans les détails de la vie enfantine; cette vie, en somme, fait un monde à part avec ses chagrins et ses joies ! Qui élève les enfants ? L'école, en partie, mais la rue surtout ! Automatiquement l'enfant y cherche sa

pâture : les belles affiches, bien coloriées, des femmes nues, en postures provoquantes suggèrent des idées de la vie facile, du luxe vite gagné et les fillettes de douze-quatorze ans s'y mirent avec un envieux désir; les garçons rêvent des exploits de bandits devant les devantures des cinémas et pensent à cette vie libre, errante et sans soucis des chercheurs d'or, à des contrées merveilleuses, où il n'y a pas d'école, de devoirs, des leçons à préparer et « des commissions à faire pour maman »...

Devant ces éblouissants tableaux, la vie prend l'image du désir, qui non exprimé, devient une hantise et attend une étincelle pour submerger le présent et aller vers la « grande aventure » !

Il y a bien d'autres leçons que donne la rue aux enfants : c'est le vol resté impuni, car inaperçu par la victime, c'est le commerce facile des femmes fardées, c'est le luxe insolent et le scintillement diamanté des femmes, qui descendent des automobiles aux portes des théâtres, c'est toute cette exposition de tissus, de rubans multicolores, que les petites filles regardent aux vitrines des grands magasins avec un soupir comprimé qui ressemble souvent à un sanglot étouffé !

Le besoin d'évasion, de changement radical dans l'existence s'installe peu à peu dans les petits cerveaux exaltés et n'attend qu'un moment propice pour prendre sa forme réelle — la fugue !

N'importe où, n'importe comment, il faut changer la vie, il faut aller vers l'inconnu prometteur et à n'importe quel prix !

C'est pourquoi, dans les rafles nocturnes de Paris, on trouve des fillettes de douze-quatorze ans et plus, s'abandonnant à la prostitution; les garçons du même âge arrêtés pour vol et autres délits, que nous passons sous silence ! C'est pourquoi souvent le milieu familial devient le terrain des drames, dont les traces assombrissent la vie des enfants pour de nombreuses années !

C'est pourquoi, nous entendons si souvent les appels des familles en détresse cherchant à faire revenir leurs garçons en fuite vers le mirage d'un rêve !

L'ambiance du mensonge, de simulation, que les conditions de la vie pendant la guerre ont créée s'est transfusée dans les mœurs des enfants et, ce qui était inévitable dans la tourmente, est devenu nécessaire de nos jours ! C'est un fait reconnu et la Société se préoccupe de la question de l'enfance délinquante en accroissement !

Prenons un autre aspect de la même question : la famille dissociée : la statistique du Docteur PESLÉ nous signale 85 % de familles dissociées après la guerre de 1940-1945; il est inévitable que l'enfant soit la première victime de cette situation. Le milieu familial influence d'une façon indéniable l'esprit des enfants : le père séparé de la mère, ou la mère se créant un autre foyer, c'est le tiraillement et le conflit qui entrent dans l'unité de la famille et pour l'enfant, c'est quelquefois un drame, premier drame affectif dans sa vie, c'est aussi pour lui un complexe d'infériorité, espèce de déchéance, surtout devant les camarades d'école; les questions des enfants à ce sujet, non seulement manquent de discrétion, mais sont quelquefois férocement joyeuses : il se confine dans un silence méprisant et souffre de cette situation !

A la maison, la venue d'un étranger ou d'une étrangère, le font, malgré les efforts de leur part pour gagner sa confiance, se replier sur lui-même et se taire... comparer, juger et haïr l'intrus. L'isolement fait une barrière invisible entre les parents et l'enfant, qui cherche à se faire une vie à part, son monde à soi et, les mauvaises fréquentations aidant, dévie du chemin droit de la vie ! Nous pouvons donc conclure que la délinquance infantile ou juvénile est avant tout, un fait social, une résultante des conditions créées par la guerre récente !

Intimement unie à ce problème se trouve la ques-

tion de la situation anormale de la famille : sa déchéance sociale, par exemple, car l'enfant éprouve alors un complexe d'infériorité, ce dont il souffre beaucoup.

La désapprobation de l'entourage crée l'abaissement de l'autorité paternelle et l'enfant devient, à son insu, le juge de sa propre famille, ce qui lui permet certaines libertés envers elle et surtout pour soi-même.

Avant d'aborder les autres causes, suites de la guerre, qui se présentent à nous, comme sources du mal actuel, dont souffre l'enfance de nos jours, nous pensons utile de signaler l'opinion du Docteur Le Guillant (*Archives de Médecine Sociale,* novembre 1945) : d'après lui, il faut se méfier des « tabous » tels que constituent les familles nombreuses, dans le sein desquelles se trouvent les pires fléaux sociaux : déchéance physique et morale, alcool, la misère, le taudis, etc...

Passons à d'autres facteurs qui régissent l'étiologie de la délinquance infantile, ce sont : des tares héréditaires en premier lieu : on a constaté que nombre des enfants, dits « délinquants » sont des hérédo-syphilitiques, des hérédo-mentaux, des enfants d'alcooliques, en général, des enfants ayant un passé héréditaire très chargé. Les circonstances de la guerre ont mis en relief ces tares, ont diminué la résistance de l'organisme de l'enfant, ont exaspéré ces sources lointaines du mal et les ont fait éclore sous une telle ou autre forme. Education passivement ou activement mauvaise, absentéïsme ou indiscipline scolaire se présentent, d'après Hallu, dans 57 % de cas et absence de formation à l'orientation professionnelle dans 52 % de cas.

Et, nous voyons, que c'est « l'école buissonnière » qui élève les enfants !

L'école, dont l'action doit être moralisatrice, régulatrice d'habitudes, celle qui doit les éloigner de la rue et du milieu nocif de la famille, cette école est aban-

donnée ! L'inattention des parents aux études scolaires des enfants, leur besoin souvent de se faire aider par les enfants, soit pour surveiller les plus petits, restés à la maison, soit pour faire un peu de ménage ou des commissions, laissent aller les choses et les enfants désertent l'école, passant le plus clair de leur temps dans la rue ! Dans une société, souvent pernicieuse, des enfants se font une morale spécifique, bien à eux : le vol, devenant un simple « chapardage » est à l'ordre du jour; l'initiation précoce aux jeux sexuels et l'exercice précoce de la sexualité altèrent l'organisme des enfants, démontent leur équilibre nerveux et mental, agissent sur la santé même des petits, préparant ainsi le terrain futur de la vie en marge de la société.

BURT constate que la pauvreté, le taudis, la sous-alimentation sont des facteurs économiques de la souffrance des enfants; c'est eux aussi qui les mènent sur le chemin des délits, voire du crime plus tard ! Ainsi, cet auteur établit la statistique suivante pour les enfants, dits délinquants, qui s'unissent souvent en « bandes » ou associations pour faire les « mauvais coups »; la voici : le coefficient associé à la délinquance est : pauvreté 15 %, désorganisation familiale (ivresse du père, prostitution de la mère, louches besognes) sera de 35 %; la discipline défectueuse 55 % et l'immoralité 39 %.

Ainsi, chiffres en mains, nous constatons les dégâts subis après la guerre de 1940-1945 dans les rangs des enfants de l'âge scolaire. Nous n'insisterons jamais assez sur les causes d'ordre familial : l'apprentissage aux vices des parents, le foyer étroit, petit, misérable, où la vie quotidienne se déroule dans toute sa réalité devant les yeux des enfants est un facteur important de leur future formation, stade préliminaire des jours à venir !

Ajoutons, que l'abandon moral, un genre d'isolement confiné accompagne les enfants d'un foyer désagrégé :

la Société les désapprouve et les laisse seuls à se débattre avec les difficultés de l'existence; combien de fois on entend les voisins dire à leurs enfants : « Ne joue donc pas avec ce petit voyou, tu sais que son père est un ivrogne, que sa mère est une voleuse, etc... ».

La nostalgie du foyer absent, perdu ou inexistant, crée chez ces enfants un complexe de l'affection insatisfaite et les rend malheureux ! C'est ainsi que se forment les cadres futurs des « hors-la-loi », c'est ainsi que l'intelligence enfantine s'arrête dans son évolution, l'habitude du travail et la solidarité humaine s'atrophient.

Et voici quelques chiffres à l'appui, pris de la statistique du Docteur SCHIFF, de la Maison d'Education surveillée de Fresnes (Seine) : sur cent trente-cinq garçons, le Docteur SCHIFF note : sens moral normal : 14,81 %, sens moral non éduqué : 15,55 %, sens moral dévié (par mauvaises fréquentations) : 12,59 %, sens moral fruste (mal prononcé) : 36,31 %, amoralité foncière : 11,11 %, psychopathies nettes : 9,62 %. Ces données sont suffisamment éloquentes et se passent de commentaires !

Nous pensons que les enfants malheureux ne sont pas forcément des coupables, mais étant donné que le malheur crée « le danger moral » et que celui-ci pousse souvent à la délinquance, nous estimons de notre devoir d'insister sur les causes sociales et économiques d'après la dernière guerre, qui sont à la base des difficultés de l'existence de certains milieux sociaux.

Comme éducatrices, à côté de la rue et du taudis, de l' « école buissonnière », des mauvaises fréquentations des camarades trop « initiés », de la dissociation du foyer, viennent encore la mauvaise littérature, que les enfants lisent avidement; elle les initie aux exploits des mauvais sujets, à une vie facile sur le compte d'autrui pourvu qu'on aie « un peu de malice »,

peu de scrupules pour le bien des autres ! Et le cinéma ? Comment se fait-il que les enfants peuvent y compléter leur éducation, en voyant les tableaux, qu'ils n'ont pas eu le loisir de lire ?

La puissance de la suggestion par l'image est immense : elle agit sur les grands et, à plus forte raison, sur les petits !

Dans l'ombre d'une atmosphère factice, aux sentiments souvent assez bas, aux émotions presque vides, l'enfant s'imprègne du film vu, il est sans défense contre lui et, l'esprit d'imitation aidant, il se met entièrement dans son ambiance !

Et que dire des attentats aux mœurs commis dans la pénombre des salles du cinéma ? *Quod vidi-scripsi* — répétons-nous !

Il est heureusement de tradition que les enfants ne vont pas au théâtre, aussi leur éducation ne peut pas se compléter de certaines de nos pièces !

Nous n'avons pas fini d'énumérer les causes multiples, suites de la dernière guerre, qui posent devant nous le problème angoissant du mal, dont souffre l'enfance de nos jours ! Une littérature abondante nous donne des détails à ce sujet, mais nous croyons simplement, qu'il suffit d'ouvrir les yeux sur la réalité quotidienne et d'y prendre des figures, des images dans notre entourage, dans le quartier que nous habitons, dans les hôpitaux où nous voyons nos malades ! Ainsi, nous avons constaté « le vagabondage spécial » de la jeunesse non orientée professionnellement et nous avons pensé à ses causes. Nous avons parlé à ces jeunes, presque enfants, un peu timides au début, puis, la confiance venant, bavards, gais, pétillant « d'humour », ou tristes et déjà dégoûtés de la vie...

Il nous semble, que souvent, c'est le manque de surveillance paternelle qui en est la cause, quand le père a quitté le foyer pour aller à la guerre, la nécessité

aussi de gagner vite, n'importe comment, la vie des siens, ou bien, la mauvaise ambiance au foyer familial, où l'enfant se sentait « une bouche inutile » et est parti vers d'autres horizons sans métier, inconscient de la qualité de son propre savoir, changeant place sur place, se trouvant dépaysé et inapte d'apprendre le travail confié. Nous avons vu aussi des cas d'enfants mis en apprentissage par les parents, avec le seul souci de les faire gagner un peu d'argent pour améliorer le budget familial; dans ces cas, la capacité de l'enfant, son libre arbitre pour le choix du métier, n'étaient guère respectés !

Et que dire des familles, où le père et la mère, entrant dans leurs devoirs d'éducateurs, se mettent en conflit sur la façon d'élever leurs enfants ? Car, malheureusement, le désaccord est fréquent à ce sujet et c'est l'enfant qui en est la victime ! Flottant entre deux systèmes deux méthodes éducatrices, c'est lui qui fait les frais de ces orages du foyer familial. Il apprend alors à mentir, à simuler ses préférences personnelles, voulant faire plaisir tantôt à l'un, tantôt à l'autre des parents. Il assiste à des échanges de vues plus ou moins aigres, voire nettement opposées et hostiles de ses éducateurs, aux déballements des anciennes rancunes familiales, à tout ce qui ombrage sa claire enfance !

Souvent, dans ces tiraillements, il constate la trop grande sévérité ou trop grande indulgence d'un ou de l'autre côté et, d'instinct, il opte pour celui, qui lui donne plus de liberté, plus de facilité à vivre ! La fugue de l'enfant devant la sévérité trop stricte des parents est un fait fréquent !

Il nous souvient d'un cas de fillette de quatorze ans, qui quitta la maison familiale à la suite d'une réprimande de sa mère, qui la menaça de la mettre en pension dans un établissement rééducateur, car, sans demander la permission, elle est allée au cinéma avec

une camarade de son âge et rentra à la maison vers minuit. Le fait fut vérifié et rien de répréhensif dans la conduite des deux enfants ne put être relevé, aussi, nous nous demandons, si la mère était autorisée d'accompagner ses remarques à la fillette d'une menace aussi grave, comme l'abandon du foyer ?

Nous ne le pensons pas ! L'enfant affolée devant l'idée de quitter la maison familiale, s'exagérant, elle-même, sa faute, n'osa plus rentrer le lendemain, après l'école, chez elle; elle erra dans les rues et fut, finalement, ramenée au commissariat le plus proche et, de là, chez elle. L'accueil reçu par l'enfant au retour dans le foyer nous fut conté, de bonne foi, par la mère de l'enfant, elle-même. Le père voulait la battre, en lui disant toutes sortes de gros mots, mais la mère l'arracha de ses mains et inventa pour sa fille une punition, autrement plus cruelle et raffinée : elle l'enferma pour trois jours dans une mansarde du sixième étage, sans air, presque sans lumière (lucarne sur le toit) en lui enlevant tous ses vêtements et ses chaussures, pour qu'elle ne puisse pas fuir ! Elle lui apportait tous les matins un peu de nourriture et la laissait seule, enfermée toute la journée, sans un livre, ou une couture quelconque à faire ! La mère de l'enfant prétendait qu'elle le faisait « exprès », pour laisser à sa fille le temps aux « réflexions salutaires » ! Quelles étaient les pensées de l'enfant durant cette claustration ? Quel drame intime a-t-elle vécu ? Nous ne le saurons jamais, car l'enfant, la punition levée, fut envoyée à l'école, où elle ne se présenta pas et ne rentra plus au foyer familial, malgré les recherches faites de tous les côtés !

Ce récit simple et poignant dans sa nudité, nous montre, où peut mener l'incompréhension et la trop grande sévérité des parents envers les enfants, ces sensitifs, par excellence !

Bien des drames de famille pourraient être évités

avec un peu de cœur, un peu de chaude affection, dont les enfants ont un si grand besoin !

En parlant des enfants des grands centres urbains, nous avons insisté sur la situation de l'enfance des classes ouvrières, car, d'après les statistiques, ces milieux donnent le plus grand nombre des délinquants : 80 %, mais n'oublions pas que les enfants des classes moyennes, dites libérales de profession, présentent 4 % des délinquants, ce qui donne un coefficient assez important, malgré les conditions économiques et sociales bien meilleures, dans lesquelles ils vivent. Ici, grâce aux moyens, aux influences des parents, tout se passe sous silence : les pouvoirs publics ne sont pas appelés à statuer sur les cas des délits, des vols, des fugues : tout se passe en famille et, par décence, est couvert, « minimisé », par les parents.

Quelles sont donc les causes qui provoquent cet état de choses chez les enfants des milieux plus cultivés, plus assurés économiquement ? En partie, ces causes sont les mêmes que dans la classe ouvrière : disparition d'un des parents, par suite de guerre, donc la surveillance de l'enfant est en déficience; séparation, le divorce, la discorde dans le foyer familial, manque d'autorité et incapacité de s'occuper des enfants, orphelinat total, mettant l'enfant dans des mains plus ou moins soucieuses des intérêts moraux des pupilles confiés et, enfin, des tares héréditaires, confirmées par l'examen médical de l'enfant. D'une façon générale, que ce soient des enfants du milieu ouvrier ou du milieu dit « bourgeois », ce sont les enfants eux-mêmes qui subissent les conséquences de la défaillance familiale. Ces répercussions sont pour les enfants non seulement immédiates, mais elles créent des malformations profondes, qui attaquent la vie affective de l'enfance et disparaissent assez difficilement.

La transformation que depuis cinquante ans subis-

sent les milieux sociaux et la précision croissante des méthodes d'enquête, ne font pas cependant varier beaucoup les statistiques obtenues et, ce « statu quo », est assez curieux à noter !

En nous basant également sur les données statistiques, nous constatons que 75 % des garçons et 63 % des filles délinquantes viennent des milieux urbains; la campagne en serait-elle dépourvue ?

L'influence moralisatrice du grand air est, en effet, favorable aux enfants des paysans : elle établit un meilleur équilibre physique, ce qui rend plus facile l'équilibre caractériel; les traditions morales sont, peut-être, mieux conservées dans la campagne que dans la ville, la nourriture plus saine, plus abondante des campagnes, même pendant la guerre, que dans les villes, permettent de penser que l'enfance paysanne était mieux lotie que celle des villes au point de vue santé physique et morale.

Il y a cependant d'autres facteurs qui entrent aussi en jeu, quand il s'agit des campagnes, ce sont : les occasions de « mal faire », qui sont plus rares et la méfiance du paysan envers la police, qu'il n'aime pas à mêler dans ses affaires; les délits, les vols, les petites « indélicatesses » des enfants du milieu rural sont réglés par les paysans eux-mêmes, en famille, pourrait-on dire, sauf des cas vraiment très graves.

Après le milieu familial, c'est le milieu scolaire et celui du travail qui affecte le plus l'évolution de la personnalité de l'enfant. L'école exerce sur l'enfant une influence profonde directe ou indirecte. Directement, l'école agit sur l'enfant par des réactions multiples qu'elle lui impose au point de vue social et affectif.

Elle le met en contact avec d'autres êtres de son âge, elle lui donne pour la première fois la conscience d'appartenir à une grande communauté. Cela ne se fait pas sans heurts affectifs nombreux.

L'enfant, dans son milieu familial, était un être parfaitement distinct, on comptait avec lui, on le choyait parfois, en tout cas, on s'intéressait à lui, pour lui-même. A l'école, l'enfant, un anonyme presque total entre les autres anonymes, doit reconquérir sa personnalité noyée dans la masse. Il y a là une transformation psychologique considérable, qui, par la manière plus ou moins pénible dont elle se sera faite, aura une influence capitale sur l'attitude de l'enfant vis-à-vis de la société. L'école agit aussi et très profondément sur le comportement du jeune élève, par le développement plus ou moins grand qu'elle facilite à son intelligence et à son savoir.

Nous savons tous, ce que pouvait être, ce qu'était l'école pendant la guerre récente ! Inutile d'entrer dans les détails, car ceci n'est pas le but de notre travail. Nous préférons nous adresser aux statistiques qui démontrent la proportion des illettrés parmi « les enfants de justice » : 78 % de garçons et 65 % de filles n'ayant pas de C. P. E. (certificat d'études primaires) et, respectivement 0,74 % et 0,41 % ayant fait des études secondaires. Bien entendu, le manque de culture scolaire n'est pas le seul facteur de la délinquance; il y en a eu bien d'autres, déjà cités par nous, ou seulement effleurés, comme l'hérédité, la sous-alimentation des années de guerre, d'où le retard physique dans la croissance, le retard mental au point de vue psychique.

L'apprentissage et le travail obligent l'enfant à s'adapter à une vie nouvelle : plus de maître d'école pour lui faciliter la besogne, mais des camarades de travail, qui ne feront que rire et se moquer de ses maladresses, de son ignorance. Cette transformation affective retentit quelquefois sur toute la vie de l'enfant, surtout si nous pensons que le début (normalement) du travail coïncide, en général, avec la crise de puberté,

alors nous comprendrons mieux l'importance des influences reçues à ce moment par les enfants !

D'une façon générale, nous devons souligner l'action bienfaisante sous tous les rapports, du travail, sur les enfants. La question des jeux et, plus tard, des loisirs, bien réglée, apporte aux enfants un complément de l'harmonieux développement de leur personnalité. La réussite pédagogique des « patrouilles », puis des « équipes » en sont la preuve tangible !

Sans nous attarder sur le problème de l'hérédité, qui nous conduirait à l'étude des lois biologiques très compliquées, domaine, par ailleurs, assez discuté et discutable, nous nous contenterons, une fois de plus, d'évoquer le célèbre complexe de ROUBINOWITCH : « Taudis-éthyl-bacille-tréponème », en insistant sur son exaspération de nos jours !

Gilbert ROBIN dit : « Un défaut, c'est ce que nous ne comprenons pas chez l'enfant » et ceci est vrai ! Nous n'admettons point qu'un enfant n'est pas en état d'agir et de juger comme nous, en se basant sur une obligation morale, intime et vivante en nous; mais un enfant ne sent que très confusément cette obligation morale et il lui faut de l'éducation pour parvenir à cette conscience claire, qui guide les grandes personnes; peu à peu, il l'acquiert et son comportement change, évolue dans le sens positif vers la société, ses actes s'y conforment. Nous pensons que beaucoup de drames d'enfance, parfaitement évitables, viennent de cette mésentente entre les grands et les petits !

Insistant sur cette question éducatrice, nous pensons, tenant compte de la situation actuelle de l'enfance, qu'il y a encore beaucoup à faire dans le domaine de la prophylaxie infantile, tant au point de vue social, qu'au point de vue médical.

Il ne nous appartient pas de juger les lois qui régissent l'enfance à l'heure présente, aussi nous nous bor-

nerons au rôle que le médecin peut jouer dans l'amélioration des conditions, dans lesquelles vit l'enfance d'aujourd'hui.

Le médecin doit, d'après nous, travailler pour les enfants en liaison étroite avec les parents de l'enfant, soit directement, soit par l'intermédiaire d'une assistante sociale qualifiée, exécutrice de ses prescriptions pour l'enfant à surveiller. Il doit être non seulement un bon pédiatre, mais aussi un bon psychiatre, connaissant à fond les petits coins obscurs de la pensée enfantine !

La psychotechnique a réalisé des progrès immenses ces temps-ci, dont elle n'hésite pas à se servir au besoin; quelquefois un tout petit dessin, crayonné par la main d'un enfant de cinq ans révèle tout un monde de choses qui nous éclairent subitement sur la vie intérieure de l'enfant ! Il est vrai que les tests sont actuellement en vogue, mais il y en a de bien pauvres ! On peut les prendre, comme base pour la connaissance intime des enfants dans leurs mouvements imprécis de la pensée, mais ils nous mettent sur le chemin de la recherche des sentiers obscurs d'un cerveau qui s'éveille; nous pouvons aussi les adapter à l'objet précis de ce que nous cherchons : à l'intelligence, à la mémoire, etc... Pourtant, il nous semble, que l'enfant présente un tel complexe de réactions, qu'il serait peut-être intéressant de l'étudier aussi en entier. La méthode de RONARCH, par dessins, a déjà fait ses preuves et, aux Etats-Unis, elle est devenue celle qu'on préfère. De nombreux médecins-psychiatres l'adaptent et la modifient à leur façon et les résultats qu'ils obtiennent, même pour les collectivités, comme les écoles, sont satisfaisants !

La question d'interprétation des dessins se pose devant nous; là, il faut simplifier les choses : il nous semble que c'est une question d'un proche avenir !

En plus d'une assistante sociale, le médecin, d'après nous, doit travailler avec l'école, donc avec l'instituteur, qui est en mesure de le seconder pour la connaissance de l'enfant. C'est souvent, grâce aux remarques judicieuses d'un éducateur, que le médecin découvre tel ou autre trouble naissant chez l'enfant et peut intervenir à temps pour enrayer le mal dès le début.

Ce n'est que par les efforts conjugués des médecins hygiénistes, pédiatres, psychiatres, avec le personnel de l'Enseignement, avec l'Œuvre Sociale des Assistantes Sociales et les Pouvoirs Publics que nous pouvons faire le travail utile de la prophylaxie enfantine !

Si le mal est déjà en évolution, le médecin agira suivant les circonstances, en recherchant l'origine de la déficience de l'enfant; là, il nous semble difficile d'indiquer la route à suivre. De nombreuses institutions d'ordre public ou d'initiative privée s'offrent à notre choix; nous nous gardons bien de les juger, mais nous ne sommes pas bien sûrs que l'enfance déficiente y trouve toujours des méthodes exactes nécessaires à sa guérison, témoin des fugues innombrables à leur actif !

Le travail, comme moyen de rééducation, donne d'excellents résultats, aussi nous pensons que c'est une arme puissante dans les mains du médecin, mais encore, faut-il qu'il soit accompagné de jeux, qui lui donneront un attrait particulier pour les enfants; que l'ambiance y soit chaude, affective pour les enfants, car ce dont ils souffrent le plus, c'est précisément du manque d'affection compréhensive, de cœur ! Leur confiance va d'instinct vers ceux qui se penchent sur leurs joies et leurs misères et y prennent une part effective et humaine !

En terminant notre travail, nous ne pouvons passer sous silence une page, qui résume les préoccupations du monde entier du sort de l'enfance, c'est : « La Décla-

ration de Genève », dite « La Déclaration des Droits de l'Enfant ». Elle a été adoptée par le Conseil Général de l'Union Internationale de Secours aux Enfants dans sa session du 23 février 1923, votée définitivement par le Comité Exécutif dans sa séance du 17 mai 1923 et approuvée par la V^e^ Assemblée de la Société des Nations le 26 septembre 1924. La voici :

I. — L'enfant doit être mis en mesure de se développer d'une façon normale, matériellement et spirituellement;

II. — L'enfant qui a faim doit être nourri; l'enfant malade doit être soigné; l'enfant arriéré doit être encouragé; l'enfant dévoyé doit être ramené; l'orphelin et l'abandonné doivent être recueillis et secourus;

III. — L'enfant doit être le premier à recevoir des secours en temps de détresse;

IV. — L'enfant doit être mis en mesure de gagner sa vie et doit être protégé contre toute exploitation;

V. — L'enfant doit être élevé dans le sentiment que ses meilleures qualités devront être mises au service de ses frères.

Et cette charte, émouvante dans sa simplicité, contient le meilleur de ce que l'Humanité doit donner à l'Enfance !

CONCLUSIONS

En revisant notre esquisse sur l'enfance après la guerre de 1940-1945, nous arrivons aux conclusions suivantes :

I. — L'enfance, dans son ensemble, a beaucoup souffert pendant la guerre : physiquement, par manque d'alimentation nécessaire à la fonction normale de ses besoins; psychiquement, par manque du climat indispensable à son développement harmonieux au point de vue intellectuel.

Comprimée par ces privations, l'enfance, surtout celle des écoles, a subi un retard dans sa croissance physique et morale.

II. — Cette résultante de la guerre nous donne aujourd'hui une génération déviée physiquement et appauvrie psychiquement, dont les preuves tangibles sont : augmentation des maladies générales, moindre résistance à toutes les infections, recrudescence de la criminalité infantile. Les causes de cet état de choses sont : la désagrégation du milieu familial, l'indiscipline scolaire avec « l'école buissonnière » et le nombre accru des illettrés, des déficients socialement, ceux que la rue, le cinéma et la mauvaise littérature ont élevé, manque d'orientation professionnelle, d'où instabilité, fugues, vols, prostitution des mineures.

III. — Les mesures prophylactiques sont le devoir du médecin en liaison avec les assistantes sociales, les éducateurs et les parents des enfants.

IV. — Les mesures curatives seront adaptées suivant les circonstances et l'origine du mal dont souffre l'enfant, également en liaison avec le Service Social, l'Ecole, les Pouvoirs Publics et des Etablissements d'initiative privée.

La rééducation par le travail sera appliquée et réalisée.

L'examen des enfants par les tests doit être pratiqué par le médecin-psychiatre, spécialisé sur la question.

Vu, le Doyen :
BINET

Vu, le Président de Thèse :
BENARD

Vu et Permis d'imprimer,
Le Recteur de l'Académie de Paris :
SARRAILH

BIBLIOGRAPHIE

ABRAMSON. — L'enfant et l'adolescent instables. Paris, Alcan.

ALLENDY et LOBSTEIN. — Le problème sexuel à l'école. Ed. Montaigne.

ANDERSON. — Cliniques psychologiques pour enfants aux U. S. Ed. Delahaux.

BARUK. — Psychoses et névroses. Presses Univ. de France, Paris, 1946.

— Recherches sur le développement nerveux et mental du nourrisson. (*Gaz. Médic. de France*, mars 1938.)

BEAUDOIN. — Sur quelque problème de la psychiatrie sociale. (*Thèse de Paris*, 1946.)

BERGSON (Henri). — Matière et mémoire. 1896.

— L'évolution créatrice. 1907.

BINOIS. — La psychologie appliquée. Presses Univ., Paris, 1946.

BOUCHET (Anne-Marie). — Hygiène mentale, années : 1939-1940-1941.

BOURRAT et divers. — L'enfance irrégulière. Psychologie clinique. Presses Univ., Paris, 1946.

BROCA (R.). — La médecine infantile. Paris, 1943.

CHALLAYE. — La psychologie de l'enfant. (*Nouveau Traité de Psychologie*, tome VIII, fasc. 4, 1943.)

CHAUVEL (Emile). — Contribution à l'étude médicale et sociale de la délinquance juvénile. (*Thèse de Paris*, 1945.)

Claparède. — L'orientation lointaine. (*Nouv. Traité de Psychologie*, t. VIII, fasc. 3, 1943.)

— Psychologie de l'enfant et pédagogie expérim. Ed. Kundig, Genève, 124.

Collin. — Psychologie de l'enfant. Paris, 1943.

Corman (L.). — Le diagnostic du tempérament par la morphologie. 1947.

— Initiation morpho-psychologique. Paris, 1941.

Crémieux, Schachter (M.) et Cotte (S.). — Etude médico-sociale et psychologique. Marseille, 1945.

Debré (R.), Lesné (E.), Rohmer (P.). — Pathologie infantile, tome II, 1946, Paris, Doin.

Debresse. — L'adolescence. Presses Univ., 1943.

Divers. — La psychologie de l'enfant de la naissance à sept ans. Paris, 1939.

— La psychologie de l'enfant de sept à quatorze ans. Paris, 1939.

Dumas (G.). — L'interpsychologie. (*Nouveau Traité de Psychologie*, fasc. 6, Paris, 1943.)

Etudes de Neuro-Pathologie Infantile. — Com. de l'enf. déf. Marseille, 1946.

Flot (Pierre). — Constat. médic. et soc. relatives à la délinquance juvénile en Bretagne. (*Thèse de Paris*, 1945.)

Freud (S.). — Ma vie et la psychanalyse. Paris, 1938.

— Nouvelles conférences sur la psychanalyse. Paris, 1936. R. N. F.

Joubrel (H. et F.). — L'enfance dite « coupable ». Paris, 1946.

Le Moal (P.). — Suicide, chantage au suicide chez l'enfant et l'adolescent. Paris, 1944.

Le Senne (R.). — Traité de caractérologie. Paris, 1945.

Lesné et Baruk. — Neuro-psychiatrie. Paris, 1946.

Liévois. — La délinquance juvénile. Presses. Univ., 1946.

LHERMITTE (J.). — Les fondements biologiques de la psychologie. Paris, 1925.

MILLOT. — Les grandes tendances de la pédagogie contemporaine. Paris, 1938.

MORGENSTERN. — Psychanalyse infantile. Paris, 1937.

OMBRÉDANNE, SUARÈS (Mme) et CANIVET (Mme). — Les inadaptés scolaires. Paris, 1936.

PARREL (de). — Traité de rééducation. Paris, 1946.

PESLÉ. — L'enfance délinquante. Paris, O. T. I., 1945.

PIAGET. — L'évolution intellectuelle de l'enfant. (*Nouv. Traité de Psychol.*, fasc. 5, t. 8, 1943.)

REYNIER (M.). — L'âme enfantine d'après les mémoires, souven., etc... Paris, 1938.

RICHET (Charles). — Essai de psychologie générale. Paris, 1930.

ROBIN (G.). — Education des enfants difficiles. Presses Univ., 1942.

VANDERVAEL. — Biométrie humaine. Paris, 1943.

VIAUD. — L'intelligence. Presses Univ., Paris, 1946.

R. FOULON, Imprimeur, 29, Rue Deparcieux, PARIS (14e).